



GLAD!

Revue sur le langage, le genre, les sexualités

16 | 2024

Varia

« Je ne bégaierais pas... et je serai une fille » : les apories de l'autoreprésentation culturelle en tant que femme trans qui bégaié dans *Crossing*

"I won't stutter... and I'll be a girl" : The aporias of cultural self-representation as a trans woman who stutters in *Crossing*

Raphaël Jacques



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/glad/8153>

DOI : 10.4000/120h2

ISSN : 2551-0819

Éditeur

Association GSL

Référence électronique

Raphaël Jacques, « « Je ne bégaierais pas... et je serai une fille » : les apories de l'autoreprésentation culturelle en tant que femme trans qui bégaié dans *Crossing* », *GLAD!* [En ligne], 16 | 2024, mis en ligne le 01 juillet 2024, consulté le 01 août 2024. URL : <http://journals.openedition.org/glad/8153> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/120h2>

Ce document a été généré automatiquement le 1 août 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

« Je ne bégaierais pas... et je serai une fille » : les apories de l'autoreprésentation culturelle en tant que femme trans qui bégaiement dans *Crossing*

"I won't stutter... and I'll be a girl" : The aporias of cultural self-representation as a trans woman who stutters in Crossing

Raphaël Jacques

NOTE DE L'ÉDITEUR

Évaluation : Enka Blanchard et Geneviève Lamoureux

Suivi éditorial : Maria Candea

Introduction

- 1 Depuis leur instigation dans la dernière décennie, les études sur la disfluidité se sont attelées à décortiquer les rapports de pouvoir capacitaires ciblant la parole non normative. Force est d'admettre que la pierre angulaire de ce champ en pleine émergence est demeurée le locuteur bègue¹ cismasculin, un produit de l'androcentrisme assoyant les réflexions tant critiques que cliniques sur le bégaiement (Laura Weingarten, 2012). De manière analogue, les études trans se sont peu saisies, en général, du handicap et, en particulier, de la voix en tant qu'acte incarné plutôt que métaphore ou procédé discursif. De ces angles morts bilatéraux, la locutrice trans bègue est devenue une figure spectrale inimaginée. En suivant les réflexions de C. R. Grimmer (2019), cet essai entreprendra de penser « quelles formes de disfluidité sont

lues et marquées comme pathologiques ou handicapées parce qu'elles subvertissent les normes linguistiques de la grammaire nationale » (p. 45)². Il s'agira de penser le bégaiement non pas comme un monolithe homogène, mais bien comme un assemblage sédimenté faisant de certaines paroles bégues des récipiendaires particuliers d'anxiétés (cis)genrées. Pour ce faire, l'autobiographie *Crossing* de Deirdre McCloskey, professeure trans qui bégaiet et économiste néoclassique de l'école de Chicago, sera examinée avec comme objectif nodal de mettre en exergue les complexes enchevêtrements de la parole non fluide et du genre non cis chez la locutrice trans bégue.

- 2 Les années 1990 et 2000 marquent une prolifération des autobiographies transféminines. De Kate Bornstein à Jennifer Finney, la mise en récit des trajectoires trans perd son caractère de chasse gardée exclusive aux célébrités hypermédiatisées du calibre de Christine Jorgensen (Aren Aizura, 2018). Plutôt, des femmes du quotidien, blanches et de classe moyenne, prennent la plume avec comme volonté focale d'humaniser certains sujets trans. C'est dans la foulée de cette effervescence littéraire que McCloskey publie ses mémoires, où elle relate avec ferveur les tribulations franchies au long de son voyage d'affirmation de genre. Prenant la forme d'un triptyque, les trois sections suivent une trajectoire développementale à l'issue de laquelle, de *cross-dresser* hétérosexuel, McCloskey bourgeoise en une femme épanouie et « féministe du libre marché ». Si la littérature s'est depuis attelée à analyser *Crossing* sous la loupe de la démythification de la transitude (Khitruk Ekaterina, 2018), du conservatisme de classe (Kimberley Christensen, 2001) et de l'eurocentrisme sous-tendu par le déploiement métaphorique de la figure migrante racialisée (Aizura, 2018), aucune conversation sur les discours capacitaires traversant le livre n'a à ce jour été entreprise. Or, la disfluidité y occupe une place centrale. Le bégaiement y est effectivement conçu comme une entrave (inter)subjective et structurelle à l'affirmation du genre, d'une part, en ce qu'il est vécu comme une relique virilisante démentant l'identité femme et, d'autre part, en ce qu'il est mobilisé par le corps médico-psychiatrique pour renforcer le *gatekeeping* des soins de transition. La disfluidité y devient, ce faisant, l'antinomie de la transitude. Dès lors, l'idéal transidentitaire s'affirme comme celui d'une transition fluide – se mouvant à la fois vers la féminité et la parole non bégue.
- 3 Afin d'introduire ces considérations sur l'évanescence trans de la disfluidité, les archétypes normatifs guidant les représentations culturelles des femmes (cisgenres) qui bégaiet, à la croisée de l'impératif patriarcal du silence et de l'injonction néolibérale à l'agentivité, seront d'abord examinés. S'ensuivra une mise en lumière de la nature aporétique de la locutrice trans bégue au sein des mouvements et des études trans et disfluides, posture liminale par laquelle celle-ci se retrouve à la fois enjointe à la malléabilité de la voix et à sa fixité. Après quoi, la constitution du bégaiement comme une entrave à la transféminité dans *Crossing* fera l'objet d'une discussion en deux temps, ciselée selon des considérations, d'une part, (inter)subjectives et, d'autre part, institutionnelles.

Les dispositifs narratifs guidant les représentations culturelles des femmes qui bégaiet

- 4 Au sein des économies capacitistes de la culture audiovisuelle et littéraire, le bégaiement prend la forme d'un symbole polysémique aux fonctions narratives

intarissables. Il s'agit d'un signe dont le déploiement permet l'évocation d'imaginaires normatifs, d'émotions spécifiques et de raisonnements préconçus (Jeffrey Johnson, 2008). Sous le feu des caméras et la plume des écrivain·e·s, les paroles disfluides occupent donc la perpétuelle fonction d'une prothèse narrative, c'est-à-dire d'une allégorie capacitaire cherchant non pas à investiguer les idiosyncrasies des existences bègues, mais bien à les mobiliser à des fins purement instrumentales : « À travers la métaphore corporelle », notent David Mitchell et Sharon Snyder (2000), « le corps en situation de handicap (*disabled*) ou autrement différent peut facilement devenir un substitut pour des notions plus abstraites de la condition humaine, qu'elles soient universelles ou nationalement spécifiques ; ainsi, le projet textuel (désincarné) dépend – et prend avantage – de la matérialité du corps » (p. 50). Les produits culturels réitérèrent, ce faisant, les conceptions hégémoniques de la disfluidité pour interpeler l'auditoire et lui communiquer, préjugés aidant, différents messages narratologiques.

- 5 Cette mise en représentation est éminemment genrée et suit des modalités distinctes selon l'identité des sujets auxquels elle s'attarde. Les dissimilarités genrées revêtent, d'une part, un aspect quantitatif, qu'incarne la disproportion représentationnelle scindant les hommes des femmes. Dès le début du XX^e siècle, un nombre grandissant d'orthophonistes, de psychiatres et de scientifiques de tout acabit soutiennent que les filles seraient immunisées au bégaiement : cantonnées au foyer sous la supervision communicationnelle bienveillante de leur mère, elles seraient protégées de l'injustice imaginée que rencontreraient les garçons au sein de la sphère publique. Parmi les périls qui y attendraient ces derniers se trouverait la surveillance accrue de leur parole, une violente vigilance qui susciterait la disfluidité en eux (Evan Sullivan, 2021). Sous cette loupe, les confins féminisés de la sphère privée agissent comme un bouclier protégeant les filles d'un univers public masculin entraînant putativement le bégaiement. Si ces théories sont maintenant largement discréditées, leurs héritages survivent dans l'androcentrisme de la littérature, tant en orthophonie qu'en études de la disfluidité. Les écrits demeurent en effet aux prises avec une universalisation des expériences des hommes, souvent rationalisée par le recours aux ratios genrés et à l'énoncé quasi proverbial du « pour quatre hommes bègues, une femme bègue » (Weingarten, 2012). La culture audiovisuelle et littéraire n'est pas exempte de tels schémas normatifs et est surtout traversée par une mise en relief des vécus disfluides masculins. Les femmes qui bégaient se retrouvent ainsi sujettes à ce que Sigal Barak-Brandes et Debora Freud (2020) nomment une « annihilation symbolique » (p. 106). Radicalement évincées des économies représentationnelles, elles demeurent des sujets non seulement invisibles, mais aussi indicibles.
- 6 Les imaginaires genrés sous-tendant les représentations des sujets qui bégaient sont également différenciés par leur substance même. Dans son article phare, Jeffrey Johnson (2008) s'attèle, sans toutefois expliciter les prémisses genrées de son analyse, à décortiquer la mise en images des hommes qui bégaient. L'auteur dénote quatre dispositifs narratifs – l'humour, la nervosité, le non-héroïsme et la vilénie – régissant leur traduction culturelle. Tous ces procédés se rejoignent dans leur centration de la dérogação à la masculinité hégémonique et à l'impératif masculin d'assertivité (Eagle, 2012). Tandis que le « bègue-comme-bouffon » prend le visage d'un perpétuel comique dont la candeur disfluide ne peut qu'être hilare, le « bègue-comme-nerveux » dénote un être ontologiquement timide, anxieux et faible, que seule l'acquisition de la fluidité est à même de réhabiliter au sein de l'entre-soi masculin. Similairement, le « bègue-

comme-non-héros » est relégué à une condition de perpétuelle inaptitude, le bégaiement entravant la transformation du personnage en un détenteur masculin de bravoure et force. Plus déviant encore, le « bègue-comme-vilain » est frappé d'une perversité morale inhérente à sa disfluidité : le bégaiement devient ici la manifestation somatique d'une dépravation spirituelle des plus scélérates (Johnson, 2008). Sous chacun de ces habits, la parole non normative, qu'elle suscite le rire, la pitié, le reproche ou la frayeur, se fait la prothèse narrative d'une personnalité douteusement dévirilisée.

- 7 Si le bégaiement des hommes métaphorise le manquement aux codifications cishétéronormatives de la masculinité hégémonique, la voix disfluide des femmes symbolise une double violation genrée, à la fois à l'égard de l'injonction néolibérale d'agentivité féminine et de l'impératif patriarcal au silence. Il s'agit, pour reprendre les mots de Christopher Eagle (2012), d'une transgression du mandat social « d'être simultanément silencieuses et articulées » (p. 18). De cette tension entre l'appel à la taciturnité et la prescription à la parole découle des archétypes normatifs résolument contradictoires. D'une part, les femmes qui bégaient sont dépeintes comme des êtres passifs dépourvus de toute prise sur le monde. Conséquence de l'équation normative entre agentivité politique et éloquence (« prendre la parole », « lever la voix », « se faire entendre »), elles se retrouvent attachées au lexique de l'inertie. D'autre part, les femmes qui bégaient s'avèrent concurremment représentées comme excessivement vocales, porteuses d'une rage incontrôlable que ferait bruler en elles la disfluidité (Eagle, 2012 ; Nathaniel W. Dumas, 2016). Le bégaiement féminin, qu'il soit signe d'un déficit d'agentivité ou symbole d'un surplus d'assertivité, témoignerait d'un genre manifestement impropre.
- 8 Le registre représentationnel de la passivité se manifeste sous deux moutures. Vient d'abord l'archétype de l'« opprimée silencieuse », par lequel le bégaiement sert de porte-étendard pour la réduction patriarcale au silence de l'ensemble des femmes, tant fluides que disfluides. La parole non normative agit comme un « symbole de la suppression de la voix féminine » (Eagle, 2012, p. 17), véritable produit de la domination des hommes. Quant à l'injonction à la fluidité, elle devient le pendant communicationnel de l'imposition des conceptions sexistes du genre. La pression exercée sur les personnages pour que disparaisse la disfluidité sert donc d'analogie aux multiples moyens déployés pour régir les corps et les esprits des femmes. Un tel prototype est retrouvé dans le roman *Sorry* (2007), signé par la littéraire australienne Gail Jones et analysé en profondeur par Eagle (2012). Perdita développe un bégaiement après avoir surpris, puis assassiné, son père agressant sexuellement une jeune amie. La disfluidité et l'éventuelle perte de la voix qui s'ensuit incarnent ici le silence auquel sont contraintes les femmes, silence causé et maintenu par le patriarcat (Eagle, 2012). À l'image de Perdita, les personnages féminins qui bégaient se mutent en une prothèse narrative évoquant le brigandage de l'agentivité politique féministe des femmes *in toto*. Ces figures servent non pas de tremplin vers une exploration des vécus disfluides genrés, mais bien de miroir reflétant l'assujettissement orchestré par le patriarcat.
- 9 La seconde mouture du dispositif narratif associant la passivité aux femmes qui bégaient est celle de l'« échec victimaire ». Plutôt que d'agir comme métaphore des inégalités de genre, leur disfluidité incarne ici une tare vouant leur existence à la misère. Les personnages féminins qui bégaient se transforment donc en un réceptacle passif d'injustices incessantes dont ils ne peuvent que ressortir perdants (Barak-

Brandes et Freud, 2020). La voix non normative est synonyme de déficit – de présent raté, d'avenir impossible. Dès lors, l'unique issue devient la fluidité : c'est seulement par l'apprentissage de la chorégraphie hégémonique de la communication – bref, par la guérison du bégaiement – que ces sujets sont présentés comme potentiellement réhabilitables au sein d'une vie meilleure. En retour, l'échec à fluidifier la parole est apparenté à une incapacité à maîtriser son propre corps et le statut de victime s'en trouve confirmé : « dans une culture qui adhère au mythe que le corps peut être dominé et contrôlé », soulignent Sigal Barak-Brandes et Debora Freud (2020) « celles qui ne parviennent pas à gérer et à contrôler leurs corps sont dénigrées et culpabilisées – elles sont considérées (et peuvent se considérer elles-mêmes) comme des échecs » (p. 106). Les femmes qui bégaient ainsi représentées transgressent l'injonction néolibérale de la réussite individuelle, du choix et de la capacité, qu'incarne, au contraire, la figure de la « *can do girl* », à la fois perspicace, ambitieuse, indépendante et séduisante (Barak-Brandes et Freud, 2020). Faillant à la prise de parole, elles sont reléguées au misérabilisme. Plus encore, en cet âge néolibéral où « les limitations sont raisonnées comme auto-imposées et les blessures sont pensées comme méritées et auto-infligées » (Laina Bay-Cheng, 2015, p. 283), elles se métamorphosent en des échecs non seulement misérables, mais incriminables. Le personnage de Lucy Kittridge dans le drame légal *Goliath* (2016-2021), dont discutent avec acuité Barak-Brandes et Freud (2020), s'avère une incarnation patente de cette figuration. Nouvellement avocate, elle est tour à tour ridiculisée par sa collègue, laissée par son patron et amant, et congédiée par le même homme, le tout au nom de son inaptitude à contrôler son bégaiement. À la fois inopérante dans sa vie sexuelle, amoureuse et professionnelle, et impuissante dans son propre corps, Lucy incarne un échec victimaire. Les femmes qui bégaient sont somme toute dépeintes comme pathologiquement silencieuses, soumises à une taciturnité déviante qui allégorise soit la dépossession patriarcale de l'agentivité politique féministe, soit la putative inaptitude bègue à l'agentivité néolibérale féminine.

- 10 Alors même qu'elles sont codées comme trop silencieuses pour être adéquatement féminines, les femmes qui bégaient sont parallèlement figurées comme outrageusement vocales par le biais de l'archétype normatif de la « salope fâchée ». Le bégaiement est ici associé à l'éruption de comportements violents, voire dévastateurs, motivés par une rage insoluble que susciterait la disfluidité chez les femmes. Celles-ci seraient « fâchée[s] parce qu'elle[s] bégaie[nt] » (Roth, 1997, p. 103) et, ce faisant, s'avèreraient animées d'une soif insatiable de vengeance contre un univers ne leur ayant pas accordé la fluidité. Le bégaiement symbolise une force ravageuse et les femmes qui le vocalisent, des revanchardes dont le refus du silence et de la passivité implique une rupture de l'idéal de modestie féminine (Eagle, 2012). Bref, elles prennent le visage, pour reprendre les mots d'un personnage du romancier Philip Roth (1997), de « petite[s] salope[s] bégayante[s], bafouilleuse[s] » (p. 207), ou, comme s'en réclame subversivement la comédienne qui bégaie Rosa X, de « salope[s] fâchée[s] » (Dumas, 2016, p. 357). Le personnage de Merry dans le roman *American Pastoral* de Roth (1997) exemplifie un tel dispositif narratif. Comme l'étaye Eagle (2012) dans son analyse minutieuse de l'œuvre, Merry, enfant terrible d'une famille juive euroétatsunienne des années 1960 en apparence toute parfaite, est dépeinte comme furibonde du fait de sa disfluidité. Habitée d'une fureur intarissable, Merry entreprend de poser des bombes à travers le pays en solidarité à la résistance vietnamienne contre les États-Unis, tuant au passage quatre personnes. Par-delà les explosions littérales qu'elle met en œuvre,

« chaque mot qu'elle prononc[e] [est] une bombe » (Roth, 1997, p. 279). Si les figures de l'« opprimée silencieuse » et de l'« échec victimaire » symbolisent la dépossession de l'idéal d'agentivité politique féministe, pour l'une, et la dérogation à l'impératif d'agentivité néolibérale féminine, pour l'autre, la « salope fâchée » qu'incarne Merry se fait plutôt porteuse d'une parole brutalement vocale, aux antipodes des idéaux normatifs de la féminité douce et soumise. Les économies représentationnelles de la culture visuelle et littéraire façonnent ainsi les femmes qui bégaient au sein d'une matrice pour le moins contradictoire. À la fois trop silencieuses et trop loquaces, leur voix ne peut que contrevenir aux itérations patriarcales du genre. À travers ces paradoxes narratifs, la mise en images, en sons et en mots des femmes qui bégaient est toutefois unie par leur façonnement comme toujours déjà hétérosexuelles et cisgenres, un aplanissement cishétéronormatif auquel échappent cependant certaines figures.

L'aporie de l'(im)mutabilité de la voix au sein des études trans et des études sur la disfluidité

- 11 À l'image de la dichotomie mise en lumière par Francis Ray White (2012) sur la grossitude trans et par Alexandre Baril (2018) sur les masculinités trans handicapées, les études, mouvements et discours trans et les études, mouvements et discours disfluides s'inscrivent dans un rapport chiasmatique. Ces deux univers épistémologiques et praxéologiques articulent des postures contradictoires quant à la flexibilité communicationnelle du corps. Pour les premiers, l'acceptation de soi est attachée à la malléabilité de la voix ; pour les seconds, au changement d'état d'esprit à son égard. Ainsi, au sein des études trans, lorsque la voix est appréhendée comme acte incarné plutôt que symbole discursif, la valorisation de son élasticité domine (Andrew Anastasia, 2014). Cette « joyeuse célébration de la malléabilité » vocale (White, 2012, p. 92), ramification de discours trans plus généraux sur la flexibilité du corps, fait valoir la parole comme non seulement performative, mais intrinsèquement modifiable : « Les personnes transgenres peuvent changer leur voix, et le font », rapporte Stephan Pennington (2022, p. 239). Plus encore, par le remaniement de leur parole, elles « démente[nt] le mensonge de la fiction bien commode que, alors que le genre serait un construit social, le sexe, particulièrement tel qu'il est représenté par la voix, serait biologique et inaltérable » (Pennington, 2022, p. 239). Loin d'être immuable, chacune des dimensions de cette dernière – la hauteur, la résonance, l'intonation, le timbre, l'articulation, l'emphase, le volume, le débit, l'usage langagier et la communication non verbale – est sujette au remodelage afin de laisser fleurir les subjectivités trans (Pennington, 2022 ; Talia Mykolovna Kowalchuk, 2020). Une panoplie de technologies de transition, en passant de la glottoplastie, à l'orthophonie et aux applications virtuelles, sont mises en marche pour matérialiser cette élasticité communicationnelle (Alex Ahmed et al., 2022 ; Kowalchuk, 2020). Non pas une fin en elle-même, la modification de la voix est constituée comme un dispositif d'alignement avec soi-même. Pour reprendre les termes de Jay Prosser (cité dans White, 2012), qui parle de « rapatriement somatique » (p. 93), la transmutation de la voix est constituée comme une forme de rapatriement vocal, comme un retour à soi permettant d'acquérir une authenticité jusqu'alors impossible. Il s'agit de permettre « la production de la voix authentique » (Frances Creaven et Mary-Pat O'Malley-Keighran, 2018), de « donner la

voix à la personne à l'intérieur » (Shelagh Davies et al., 2015, p. 117). Autrement dit, la modification communicationnelle est appréhendée comme une porte vers soi-même.

- 12 Bien au contraire, les études et mouvements disfluides problématisent la croyance que la voix constitue une glaise ductile. L'idéal de la malléabilité communicationnelle est non seulement rejeté, mais sévèrement critiqué du fait des soubassements capacitistes qui l'assoient. En effet, dans les discours hégémoniques populaires et orthophoniques, le bégaiement est conçu comme un état liminal, à la frontière du handicap et de la capacité, qui, du fait de son caractère interstitiel, s'avèrerait aisément remédiable (Joshua St. Pierre, 2012). Les sujets disfluides sont ainsi soumis aux mêmes attentes que ceux fluides : le bégaiement n'est pas conçu comme un absolu, mais bien comme un déficit passager surmontable dès lors qu'autodiscipline et rigueur sont présentes (Dane Isaacs, 2021). En découle que l'incapacité à la malléabilité vocale est représentée comme une marque d'immoralité ou un symbole de la paresse des sujets disfluides, jugés insuffisamment sérieux pour se « prendre en main ». Ces dangers encourus par la croyance en l'élasticité vocale sont mis en relief par les études sur la disfluidité, qui s'attèlent à mettre en question les multiples technologies issues du modèle médical du bégaiement (la médication, les appareils de rétroaction auditive retardée, la thérapie orthophonique), lesquelles omettent de détrôner la contrainte à la fluidité et mènent les sujets disfluides à objectiver leur propre corps, toujours rangé du côté de l'inadéquation (Kevin Paterson, 2012 ; St. Pierre, 2012).
- 13 Se refusant à la réitération du culte de la transmutabilité, les perspectives disfluides défendent donc, dans leurs moutures les plus tranchées, le caractère « consubstantiel et irrémédiable » de la voix bègue (Cristóbal Lorient, 2009, p. 139) et, dans leur version plus nuancée, sa nature « différente et légitime » (Christopher Constantino et al., 2022, p. 5). Plutôt que de valoriser les potentialités du changement communicationnel, ces postures œuvrent à déboulonner les compréhensions capacitistes du langage au sein desquelles la seule trajectoire envisagée pour les voix bègues est celle de la fluidification. Bref, il importe sous cette loupe non pas de remanier les paroles, mais le monde capacitiste au sein duquel elles s'articulent (Lorient, 2009 ; St. Pierre, 2012 ; Patterson, 2012 ; Constantino et al., 2022). L'acceptation de soi et le rapatriement vocal sont ultimement attachés à l'accueil de la disfluidité, car c'est en « bégayant 'ouvertement' » que les personnes disfluides peuvent être « vraies à elles-mêmes » (Weingarten, 2012, p. 65). Les personnes trans qui bégaiant se retrouvent conséquemment dans une position sociopolitique épineuse, où elles sont à la fois enjointes à « devenir » elles-mêmes par l'affirmation du genre via l'élasticité de la voix et à « rester » elles-mêmes par l'affirmation de la disfluidité via l'immuabilité de la voix.

La fantaisie capacitaire d'une transition fluide dans *Crossing*

La voix transféminine bègue en tant qu'entrave (inter)subjective à l'affirmation du genre

- 14 Le paradoxe marquant du sceau de l'impossibilité le sujet trans bègue se trouve au cœur de *Crossing*, où la disfluidité et la transitivité sont présentées comme mutuellement exclusives. La voix non normative y est conçue comme une entrave (inter)personnelle à

l'affirmation de genre, dont la marque de réussite devient l'obtention d'une voix non seulement pleinement féminine, mais aussi pleinement fluide. Cette opposition entre la transitivité et la parole non normative prend d'abord corps dans l'ensemble des indices communicationnels – le débit, le volume, l'intonation – trahissant une voix jugée non féminine, sans qu'ils ne soient liés au bégaiement. De tels signes sont appréhendés comme des reliques virilisantes obstruant la perception intrasubjective de soi comme femme dans un contexte où la « voix est considérée comme le locus de la "vérité" essentielle et inaltérable du genre » (Pennington, 2022, p. 239). Dans ce cadre régulateur où la parole est socialement constituée comme le reflet du soi genré, McCloskey (2019) est habitée par un désir perpétuel de féminisation vocale : « Avec [...] une voix féminine, je vais m'en sortir », soutient-elle (p. 68). L'élasticité communicationnelle, telle une porte vers l'authenticité, est jugée essentielle à la pleine reconnaissance intrasubjective du genre.

- 15 Plus encore, la voix normativement féminine est décrite comme impérative à l'acceptation du genre par autrui, car, sans elle, l'idéal du *passing* cisgenre devient factice. Cette pression est d'autant plus forte du fait de la conception populaire des voix transféminines comme incorrectes, ratées ou comiques, perceptions ayant pour effet « de marquer les femmes trans comme déviantes ou fausses en comparaison aux "vraies" femmes (donc celles cisgenres) – ou, pire, de les cadrer comme des hommes [sic] trompeurs et frauduleux » (Ahmed et al., 2022, p. 3). Adopter une voix répondant aux critères normatifs binaires de la féminité devient dès lors essentiel à la reconnaissance symbolique du sujet transféminin comme femme. À cet égard, McCloskey (2019) fait état de plusieurs événements où sa dérogation aux codifications communicationnelles de la féminité implique la négation de son genre : « Sa voix ne fonctionnait pas. [Deirdre] avait l'habitude de se promener dans une boutique pour femmes et de devoir demander quelque chose, auquel moment les têtes se tournaient abruptement : je ne savais pas qu'il y avait un homme ici. » (p. 242) La parole non normative revêt pour la mémorialiste le visage d'un poids virilisant, empêchant l'intelligibilité subjective et intersubjective de son genre. Cette vocalité rétive à la malléabilité se mute en une source d'aliénation, une « satanée voix » (McCloskey, 2019, p. 244) que seules la chirurgie et l'orthophonie sont à même de domestiquer.
- 16 Dans cette logique, le bégaiement devient un facteur de virilisation additionnel. Les compréhensions dominantes des féminités reposant sur des normes capacitaires excluantes, les locutrices disfluides sont confrontées à des attentes vocales genrées auxquelles peu d'entre elles peuvent se conformer. Comme le note Baril (2018), « [ê]tre une femme [...] n'implique pas seulement de correspondre à certains critères de sexe/genre, mais également à des critères en termes de capacités » (para. 11), lesquels relèvent notamment de la communication. S'affirmer et être reconnue comme authentiquement femme requiert de parler d'une façon standardisée et, ce faisant, non bègue. Il n'est alors pas étonnant qu'une des aptitudes centrales que préconisent les applications d'entraînement vocal destinées aux femmes trans est la fluidité (Ahmed et al., 2022). Cette dernière représenterait un trait typiquement féminin : alors que les hommes parleraient d'une voix plus saccadée, les femmes s'articuleraient limpidement. S'ensuit que celles qui sont disfluides peuvent plus difficilement incarner une féminité normative, jugée dépendante de la fluidité.
- 17 Le bégaiement s'en trouve à être conçu comme une pierre d'achoppement inhibant la reconnaissance genrée du sujet transféminin. McCloskey manifeste à répétition

l'inquiétude que suscite en elle la parole bègue : « Vais-je faire une erreur ? Dire quelque chose que seul un homme dirait ? *Le bégaiement est tellement masculin* », tranche-t-elle (McCloskey, 2019, p. 253, italique ajouté). Constitué comme un trait communicationnel que « seul un homme dirait », le bégaiement ne peut que trahir la féminité de la mémorialiste. La disfluidité apparaît revêtir un caractère violemment mégenrant, à même de faire éclater l'auto-identification genrée. Les intrications spécifiques du bégaiement et de la transitivité deviennent ici apparentes. Alors que les hommes cisgenres et les femmes cisgenres rapportent être *dégenrés* par le bégaiement, expulsés de la masculinité hégémonique pour les uns et évincées de la féminité normative pour les autres (Isaacs et Swartz, 2022 ; Isaacs et al., 2022 ; Weingarten, 2012), McCloskey signale le potentiel *mégenrant* qu'il recèle pour les locutrices transféminines. Si les femmes cisgenres disfluides estiment perdre en désirabilité et en amabilité, bref, en conformité à la féminité patriarcale, les femmes trans disfluides sont à même d'être non seulement déféminisées par la disfluidité, mais masculinisées par elle. La voix non normative enserme les germes de l'expulsion complète du genre ressenti pour les sujets transféminins. Le bégaiement prend dès lors le visage d'une opposition complète à la transitivité.

- 18 De l'aporie propre à la disfluidité transféminine découle la fantaisie capacitaire d'une transition fluide, soit le désir d'une affirmation consubstantielle et simultanée d'un genre féminin et d'une parole non bègue. Une telle idéalisation de la fluidité est façonnée comme une double nécessité, à la fois pour « éviter le stigma perçu attaché à une identité en situations de handicap » (Constantino et al., 2022, p. 3) et pour voir son genre reconnu. Ce fantasme communicationnel se mute en adage au fil de *Crossing*, où l'autrice rapporte à répétition son souhait du passage bilatéral vers l'identité femme et l'identité fluide :

À qui que ce soit : s'il vous plaît. Demain, quand je me réveillerai : je ne bégaierais pas. Je parlerai comme les autres. Ce sera facile pour moi, comme voler dans les contes. [...] Et je serais une fille. Une fille. (McCloskey, 2019, p. 6).

- 19 L'affirmation du genre et l'acquisition de la normativité vocale sont présentées comme coextensives. Initialement, le désir ardent de McCloskey ne semble qu'à moitié exaucé, en ce que seule la part genrée de son souhait se trouve accomplie. Cependant, à l'issue du livre, le bégaiement s'atténue finalement : dorénavant pleinement reconnue dans son genre, l'autrice ne manque pas de souligner qu'« elle bégaiera moins » (McCloskey, 2019, p. 56). Ainsi la transition fluide semble-t-elle se matérialiser, alors que la disfluidité, toujours en proie à la disparition sous l'effet du bourgeonnement trans, se révèle dans toute son évanescence.

L'esprit transféminin bègue psychiatrisé en tant qu'entrave structurelle à l'affirmation du genre

- 20 Plus qu'une entrave (inter)subjective, le bégaiement est également représenté par McCloskey comme un obstacle institutionnel à l'affirmation du genre du fait des discours sanistes de la profession psychiatrique. Tandis que l'association entre la transitivité et la maladie mentale est d'un côté mobilisée pour limiter l'accès aux soins de transition, l'équation psychiatrisante du bégaiement avec le dérangement mental est d'un autre côté déployée pour renforcer cet étau. Les psychés trans bègues étant imaginées comme intersectionnellement folles, le *gatekeeping* médico-psychiatrique n'en est que raffermi. Au commencement de cette chaîne régulatrice se trouve l'association pérenne

entre la transitude et la folie. Dès la fin du XIX^e siècle, les théories sexologiques conçoivent ce qu'elles nomment alors le « transvestisme » comme une anomalie mentale (Merrick Daniel Pilling, 2022). Elles posent les jalons de ce qui deviendra, à la fin du XX^e siècle, les diagnostics de « trouble de l'identité de genre », pour les enfants, et de « transsexualisme », pour les adultes, tous deux introduits dans le DSM-III en 1980 (Pilling, 2022). Plus que le simple constat d'une dérogation à l'assignation genrée à la naissance, ces rhétoriques conçoivent les personnes trans, en général, et les femmes trans, en particulier, comme enclines à la déraison : bref, « l'identité trans [est] implicitement comprise comme Folle, et la folie, comme genrée » (Lüthi, 2016, p. 131). S'enclenche ce que Eliah Lüthi (2016) nomme la « fusion par force » du genre non cis et de l'esprit non sain, soit la compréhension de la pluralité des genres comme effet, cause, ou corollaire de la folie. Qu'elle soit synonyme de psychose (Pilling, 2022), de dissociation de la personnalité (Lüthi, 2016) ou de rage meurtrière (Ryan Lee Cartwright, 2021), la transitude se retrouve intimement associée à la folie.

- 21 À partir des années 1960, ces imaginaires sanistes et cisgenristes nourris par la profession psychiatrique infusent la culture populaire avec la naissance du genre filmique psycho-trans, au cœur duquel se trouve l'archétype sanglant du « psychopathe travesti » (Cartwright, 2021 ; Lüthi, 2016). Les créations s'inscrivant dans cette tradition mettent en scène des figures transféminines meurtrières, dont le désir d'affirmation de genre se traduit souvent par l'assassinat de femmes cisgenres (Lüthi, 2016). De telles images se transforment en ressources herméneutiques utilisées afin d'appréhender les sujets trans bien réels, comme en fait état la trajectoire de McCloskey. La mémorialiste témoigne abondamment de la fusion forcée entre son genre et la folie : « Elle pouvait énumérer les fausses croyances rencontrées au long de sa traversée [sa transition] », ironise-t-elle, « elle [serait] susceptible d'être une maniaque meurtrière ou une criminelle sexuelle ; elle [serait], d'une façon ou d'une autre, mentalement dérangée ; elle [serait] également encline à agir étrangement » (McCloskey, 2019, p. 250-251). À la fois jugée irrationnelle, psychopathe et anormale, McCloskey constate la conceptualisation sociétale de sa transitude comme une déraison. L'ombre psycho-trans plane également sur la compréhension qu'a d'elle son propre entourage, qui l'estime maniaco-dépressive. En découle que le désir d'affirmation du genre n'est plus cadré comme une volonté d'authenticité genrée, mais bien comme le symptôme d'une folie passagère devant à tout prix être guérie : « Son épouse espérait une pilule. Sa sœur proposait un mois ou deux dans la maison de fous » (McCloskey, 2019, p. 57). McCloskey n'est appréhendée que comme follement transféminine, ou, médication et internement à l'appui, sainement cismasculine. Lorsque sa sœur parvient finalement à l'incarcérer dans un hôpital psychiatrique, les aprioris familiaux quant à son genre sont réitérés par le personnel institutionnel, qui la jugent maniaque. Les psychiatres, ces « geôliers plutôt que guérisseurs » (McCloskey, 2019, p. 11), construisent McCloskey comme un sujet aliéné, dépossédé de toute capacité interprétative sur son expérience. Ils entreprennent de façonner leur propre récit quant à son esprit – un esprit dit résolument maniaque. La fusion forcée de la transitude à la folie agit ainsi comme une entrave à l'affirmation du genre, vue comme un délire à guérir.
- 22 Victime de cette équation entre transitude et folie, la locutrice trans bègue est également récipiendaire de discours psychiatisants faisant du bégalement le produit ou la cause d'un esprit délirant. Les associations entre esprit non sain et parole non fluide voient le jour à la fin du XIX^e siècle sous l'influence commune de la psychiatrie et

de la psychanalyse. Si la disfluidité est jusqu'alors conçue comme le produit du corps, elle devient sous leur effet un attribut de l'esprit (Lorient, 2009). Le modèle de la personnalité psychopathologique qui en découle conçoit le bégaiement comme la manifestation comportementale d'une psyché délirante ou bien comme un legs filial issu de mères névrosées (Hartmut Schulze, 1993). L'étude étatsunienne post-Seconde Guerre mondiale de Dominick Barbara (1946) menée auprès de personnes psychiatriquées qui bégaièrent illustre la logique psychopathologisante alors en vogue : des individus décrits comme « désordonnés, maniérés, confus, idiots, inadéquats, puérils » (p. 190), les personnes bègues sont jugées résolument folles. Malgré la popularisation des étiologies physiologiques et linguistico-neurologiques à partir des années 1970 (Schulze, 1993), les discours psychopathologisants ciblant la disfluidité maintiennent leur force de traction à travers les décennies. En témoigne la vivacité des investigations scientifiques, qui, toujours aujourd'hui, décrivent le bégaiement comme un signe avant-coureur d'épisodes maniaques (Uğur Takim et al., 2019) ou, plus inquiétant encore, comme un corrélat du crime violent et de phénotypes « antisociaux » (Dzhansarayeva Rima et al., 2021). À travers son récit, McCloskey rend compte des imaginaires sanistes cultivés par la profession psychiatrique, qui perçoit en sa disfluidité soit la preuve d'un esprit maniaque, soit le symptôme d'un conflit interne :

Son bégaiement était revenu dans le tumulte des deux dernières semaines. Agaçant, réfléchit [Deirdre]. Les psychiatres vont l'interpréter comme un signe de conflit. Ils en savent autant sur le bégaiement que sur le changement de genre. (McCloskey, 2019, p. 116)

- 23 Le bégaiement étant conçu comme la manifestation d'un esprit délirant, il est mobilisé par le corps psychiatrique pour renforcer la construction du sujet transféminin comme fou et de la transitude comme maladie. McCloskey se trouve ainsi confrontée à la négation de son droit à l'autodétermination genrée. En ce que l'autrice est conçue comme psycho-trans et psycho-bègue, comme intersectionnellement folle, l'agentivité et le discernement nécessaires au commencement d'une transition de genre sont imaginés absents chez elles. Résultat, les soins de transition s'en trouvent prohibés. La disfluidité prend par-là à nouveau le visage d'une opposition à la transitude, si ce n'est que l'antinomie s'enracine ici dans des mécanismes institutionnels plutôt qu'(inter)subjectifs.
- 24 Le capital socioéconomique de la classe moyenne et le capital racial de la blancheur agissent cependant comme des palliatifs aux associations normatives entre la transitude, le bégaiement et la folie. Par la mobilisation de ses privilèges de classe et de race, McCloskey parvient à s'extirper des griffes de l'institution psychiatrique et à accéder aux soins médicaux d'affirmation de genre tant convoités. L'autrice invoque, en effet, son pouvoir socioéconomique pour faire valoir que sa juste place ne peut réellement être celle de l'institution psychiatrique. De manière évocatrice, lorsqu'arrêtée à l'issue des procédures d'hospitalisation sans consentement, l'économiste s'enflamme à l'idée d'être transportée dans une camionnette « utilisée récemment pour coffrer des prostituées » (McCloskey, 2019, p. 114). Si la mémorialiste dénonce le rudolement subi par ces travailleuses, il n'en demeure pas moins que, à ses yeux, la frappante similitude entre son traitement, professeure blanche internationalement reconnue, et celui de la figure plébéienne de la travailleuse du sexe semble incongrue – une anomalie de classe. Ultimement, c'est précisément le pouvoir conféré par le capital socioéconomique qui permet à McCloskey (2019) de recourir aux services d'un avocat prestigieux et de fuir promptement l'hôpital psychiatrique : « Dieu

merci pour un revenu de classe moyenne supérieure », pense-t-elle à-propos (p. 117). Apte à déboursier d'importantes sommes pour sa défense légale, à maîtriser les codes communicationnels petits bourgeois du personnel psychiatrique et à maintenir, vêtements, bijoux et chirurgies aidant, une présentation genrée se rapprochant des codifications cisnormatives, l'économiste est libérée. Au contraire des femmes trans qui, du fait d'un capital socioéconomique limité impliquant un accès réduit aux traitements médicaux d'affirmation de genre et au soutien légal, sont rendues abjectes par la psychiatrie (Pilling, 2022), McCloskey peut s'appuyer sur son appartenance de classe pour contrer le prisme psycho-trans et psycho-bègue.

- 25 Plus encore, elle déploie d'un même mouvement son capital racial. Les conceptions dominantes de la folie sont héritières d'une complexe histoire de racialisation, les esprits autochtones et racisés ayant longtemps été décrits par la psychiatrie comme particulièrement enclins au délire (Pilling, 2022). La force de ces discours s'étend aux esprits blancs, qui, lorsque décrits comme fous, sont reconceptualisés au gré d'imaginaires les associant à la subalternité racialisée. Par-là, le sujet « "fou" blanc [se voit remodelé] à travers des "termes hautement raciaux", tels que "sauvage" ou "primitif" » (Cartwright, 2021, p 93-94), et devient hôte d'une blancheur teintée. Pour fuir ce déclasserment racialisé, McCloskey entreprend un investissement possessif dans la blancheur permettant, en filigrane, son évacuation hors de la mainmise psychiatrique. Dès son arrestation, elle sympathise « aimablement » avec les policiers chargés de la conduire à l'institution psychiatrique, qui s'accordent sur le constat qu'elle « n'es[t] évidemment pas folle » (McCloskey, 2019, p. 114). Puis, dans la foulée de la dénonciation publique de son internement par une association académique, des démarches persuasives de son avocat et de la mobilisation active de son titre de professeure dont l'utilité est magnifiée par la blancheur, McCloskey est libérée. Elle parvient ainsi à mobiliser une panoplie d'institutions – la police, le système légal, l'université – précisément investies dans la sujétion des corps et des esprits autochtones et racisés. Par l'entretien actif de son capital socioéconomique et racial, et par la distanciation tout aussi agissante de la subalternité de classe et du spectre de la blancheur teintée, McCloskey s'affirme comme saine d'esprit – comme pleinement rationnelle dans sa parole disfluïde et sa transitude. À contre-courant du spectre psycho-trans et psycho-bègue, les privilèges octroyés par la classe moyenne et la blancheur facilitent pour elle l'affirmation du genre.

Conclusion

- 26 *Crossing* expose comment le bégaiement est articulé comme une entrave (inter)subjective et structurelle à l'affirmation du genre. Obstruant, d'une part, la perception par soi et par autrui des sujets transfémminins comme réellement femmes, et avalisant, d'autre part, le *gatekeeping* de la transition médicale par le biais d'associations avec la folie, la disfluidité et la transitude sont positionnées dans une relation résolument aporétique. Dès lors, l'idéal devient celui d'une transition fluïde, où la floraison trans et l'évanescence de la voix bégayante sont coextensives.
- 27 Si les mémoires de McCoskley mettent en exergue cette dichotomie insoluble, elles participent d'un même coup à l'éroder en rendant audibles des voix jusqu'alors silencées. Plus qu'un constat des biais capacitistes et cisgenristes entravant l'épanouissement trans, *Crossing* invite au pullulement des communautés, des écrits et

des représentations bègues émanant de femmes. À travers ses lignes, il devient apparent que c'est par la prolifération de la visibilité que s'étiolera l'association délétère – pour les femmes cisgenres et, plus encore, pour celles trans – du bégaiement à la masculinité. De là pourront bourgeonner des univers communicationnels trans, féministes et cripp, réunis dans tous leurs embranchements.

BIBLIOGRAPHIE

AIZURA, Aren Z. 2018. *Mobile subjects : Transnational imaginaries of gender reassignment*. Duke University Press.

AHMED, Alex A., KIM, Levin & HOFFMANN, Anna L. 2022. « 'This app can help you change your voice' : Authenticity and authority in mobile applications for transgender voice training » *Convergence*. Prépublication. (<https://doi.org/10.1177/13548565221079459>).

ANASTASIA, Andrew. 2014. « Voice » *Transgender Studies Quarterly* 1(1-2) : 262–263. (<https://doi.org/10.1215/23289252-2400208>).

BARAK-BRANDES, Sigal & FREUD, Debora. 2020. « Silencing and victim blaming of a woman who stutters : A televised case study » in *Minority women and Western media : Challenging representations and articulating new voices*, BASHRI, Maha et AHMED, Sameera (éds.). Rowman & Littlefield : 95-110.

BARBARA, Dominick A. 1946. « A psychosomatic approach to the problem of stuttering in psychotics » *The American Journal of Psychiatry* 103(2) : 188-195. (<https://doi.org/10.1176/ajp.103.2.188>).

BARIL, Alexandre. 2018. « Hommes trans et handicapés : une analyse croisée du cisgenrisme et du capacitisme » *Genre, sexualité et société* 19. (<https://doi.org/10.4000/gss.4218>).

BAY-CHENG, Laina Y. 2015. « The agency line : A neoliberal metric for appraising young women's sexuality » *Sex Roles* 73(7) : 279-291. (<https://doi.org/10.1007/s11199-015-0452-6>).

CARTWRIGHT, Ryan Lee. 2021. « Madness in the dead heart : Ed Gein and the fabrication of the transgender heartland "psycho" killer myth » in *Peculiar places : A queer crip history of white rural nonconformity*. University of Chicago Press : 87-117.

CHRISTENSEN, Kimberley. 2001. « "Thank God . . . I thought for a moment you were going to confess to converting to socialism !" : Gender and identity in Deirdre McCloskey's *Crossing* » *Feminist Economics* 7(2) : 105-120. (<https://doi.org/10.1080/13545700110068270>).

CREAVEN, Frances & O'MALLEY-KEIGHAN, Mary-Pat. 2018. « 'We definitely need more SLTs' : The transgender community's perception of the role of speech and language therapy in relation to their voice, language, and communication needs » *Social Work & Social Sciences Review* 19(3) : 17-41. (<https://doi.org/10.1921/swssr.v19i3.1189>).

CONSTANTINO, Christopher D., CAMPBELL, Patrick & SIMPSON, Sam. 2022. « Stuttering and the social model » *Journal of Communication Disorders* 96 : article 106200. (<https://doi.org/10.1016/j.jcomdis.2022.106200>).

- DAVIES, Shelagh, PAPP, Viktória G. & ANTONI, Christella. 2015. « Voice and communication change for gender nonconforming individuals : Giving voice to the person inside. » *International Journal of Transgenderism* 16(3) : 117-159. (<https://doi.org/10.1080/15532739.2015.1075931>).
- DUMAS, Nathaniel W. 2016. « “This guy says I should talk like that all the time” : Challenging intersecting ideologies of language and gender in an American Stuttering English comedienne’s stand-up routine » *Language in Society* 45(3) : 353-374. (<https://doi.org/10.1017/S0047404516000233>).
- EAGLE, Christopher. 2012. « “Angry because she stutters” : Stuttering, violence, and the politics of voice in American Pastoral and Sorry » *Philip Roth Studies* 8(1) : 17-30.
- EKATERINA, Khitruk. 2018. « The concept of gender crossing in the Deirdre McCloskey’s theory » *Journal of Interdisciplinary Sciences* 2(2) : 30-37.
- GRIMMER, C. R. 2020. « Bhanu Kapil’s Schizophrene poetics : Disability, dispossession, and diaspora » in *Displaced : Literature of Indigeneity, migration, and trauma*, ROSE, Kate (éd.). Routledge : 39-55
- ISAACS, Dane. 2021. « ‘Satan is holding your tongue back’ : Stuttering as moral failure » *African Journal of Disability* 10 : article a773. (<https://doi.org/10.4102/ajod.v10i0.773>).
- ISAACS, Dane & SWARTZ, Leslie. 2022 « “Stammering less so that I can be more of a man” : Discourses of masculinities among young adult men in the Western Cape, South Africa, who stutter » *Psychology of Men & Masculinities* 23(1) : 74-85. (<https://doi.org/10.1037/men0000302>).
- ISAACS, Dane, SWARTZ, Leslie & TOEFY, Yoesrie. 2022. « “My stutter has put me on the outside” : Young South African Muslim men who stutter talk about masculinities and religion » *Journal of Disability & Religion* 26(1) : 26-45. (<https://doi.org/10.1080/23312521.2021.1876581>)
- JOHNSON, Jeffrey K. 2008. « The visualization of the twisted tongue : Portrayals of stuttering in film, television, and comic books » *The Journal of Popular Culture* 41(2) : 245-261. (<https://doi.org/10.1111/j.1540-5931.2008.00501.x>).
- KOWALCHUK, Talia Mykolovna. 2020. What trans* folks talk about when they talk about voice : Learning about voice feminization on Reddit. Mémoire de maîtrise. Université Dalhousie. <http://hdl.handle.net/10222/79490>
- LORIENTE, Cristóbal. 2009. « The demedicalization of stuttering : towards a notion of transfluency » *Journal of Stuttering, Advocacy & Research* 3 : 131-144.
- LÜTHI, Elish Hannes. 2016. « Relocating Mad_trans re_presentations within an intersectional framework » *Intersectionalities* 5(3) : 130-150.
- MCCLOSKEY, Deirdre Nansen. 2019 (1999). *Crossing : A Transgender Memoir* (2^e éd.). University of Chicago Press.
- MITCHELL, David T. & SNYDER, Sharon L. 2001. *Narrative prosthesis : Disability and the dependencies of discourse*. University of Michigan Press.
- PATERSON, Kevin. 2012. « It’s about time ! Understanding the experience of speech impairment » in *Routledge handbook of disability studies*, WATSON, Nick, ROULSTONE, Alan Carol THOMAS, Carol (éds.). Routledge : 165-177.
- PENNINGTON, Stephan. 2022. « Transgender passing guides and the vocal performance of gender and sexuality » in *The Oxford handbook of music and queerness*, MAUS, Fred Everett & WHITLEY, Sheila (éds.). Oxford University Press : 239-276. (<https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199793525.013.65>).

PILLING, Merrick Daniel. 2022. *Queer and trans madness : Struggles for social justice*. Springer. (<https://doi.org/10.1007/978-3-030-90413-5>).

RIMA, Dzhanarayeva, MALIKOVA, Sholpan, ARATULY, Kuanysh, BAZILOVA, Aigul & BEAVER, Kevin M. 2021. « Examining the association between stuttering and psychopathic personality traits, nonviolent crime, and violent crime » *Journal of Aggression, Maltreatment & Trauma* 30(2) : 193-206. (<https://doi.org/10.1080/10926771.2020.1806975>).

ROTH, Philip. 1997. *American Pastoral*. Houghton Mifflin

SCHULZE, Hartmut. 1993. « Psychological aspects and theories of stuttering » in *Linguistic disorders and pathologies : An international handbook*, BLANKEN, Gerhard, DITTMANN, Jürgen, GRIMM, Hannelore, MARSHALL, John C. & WALLECH, Claus-W. (éds.), De Gruyter : 876-885. (<https://doi.org/10.1515/9783110203370-085>).

ST. PIERRE, Joshua. 2012. « The construction of the disabled speaker : Locating stuttering in disability studies » *Canadian Journal of Disability Studies* 1(3) : 1-21. (<https://doi.org/10.15353/cjds.v1i3.54>).

ST. PIERRE, Joshua. 2015. « Distending straight-masculine time : A phenomenology of the disabled speaking body » *Hypatia*, 30(1) : 49-65. (<https://doi.org/10.1111/hypa.12128>).

SULLIVAN, Evan P. .2021. « “Women cry – men swear” : Gender and stuttering in the early twentieth-century United States ». *Nursing Clio*. <https://bit.ly/3JMhB98>

TAKIM, Uğur, KARTAL, Celaledin & ŞAHINGÖZ, Mine. 2019. « An atypical finding at the onset of manic episode : stuttering » *Psychiatry and Clinical Psychopharmacology* 29(s1) : 135-136.

WEINGARTEN, Laura B. 2012. *An exploration of the experiences of women who stammer*. Thèse de doctorat. Université de Londres-Est. (<https://doi.org/10.15123/PUB.3029>).

WHITE, Francis Ray. 2014. « Fat/trans : Queering the activist body » *Fat Studies* 3(2) : 86-100. (<https://doi.org/10.1080/21604851.2014.889489>).

NOTES

1. À l'état actuel, aucun consensus n'existe au sein des communautés bègues quant à la préférence entre les appellations « personnes bègues et ou « personnes qui bégaient ». En l'absence de consensus, le texte fait recours aux deux appellations.
2. Toutes les traductions offertes de l'anglais sont libres. Par souci de concision, la mention « traduction libre » ne sera pas incluse après chacune des citations.

RÉSUMÉS

La dernière décennie a vu l'émergence des études sur la disfluidité, un champ bourgeonnant dédié à mettre en lumière l'expérience du bégaiement sous une loupe anticapacitiste. Les réflexions qui y ont été animées se sont cependant peu intéressées au genre, en général, et à la transitude, en particulier. Les mémoires de l'autrice trans bègue étatsunienne Deirdre McCloskey

offrent un palliatif à ces angles morts. À l'intérieur de leurs pages, l'écrivaine conçoit la transféminité et le bégaiement dans un rapport résolument aporétique. Cet article exploratoire entreprend de décortiquer la relation oppositionnelle qui y est dessinée en s'attendant, dans un premier temps, à la conception du bégaiement comme une entrave (inter)subjective à la performance d'une féminité réussie. Dans un second temps, la psychiatrisation conjointe de la transitude et du bégaiement est examinée afin d'exposer la mobilisation de discours psychopathologisants aux fins d'un renforcement du *gatekeeping* des soins d'affirmation de genre chez les personnes trans bègues.

The last decade has witnessed the emergence of dysfluency studies, a burgeoning field dedicated to shedding light on the experience of stuttering through an anti-ableist lens. The reflections that have taken place have, however, shown little interest in gender, in general, and transness, in particular. The memoirs of American trans stuttering thinker Deirdre McCloskey challenge this gap. Within their pages, the writer conceives transfemininity and stuttering in a resolutely aporetic relationship. This exploratory article sets out to unravel this oppositional relationship, by first addressing the conception of stuttering as an (inter)subjective barrier to the performance of successful femininity. Secondly, the joint psychiatrization of transness and stuttering is examined in order to expose the mobilization of psychopathologizing discourses for the purpose of reinforcing the gatekeeping of gender-affirming care for trans stutterers.

INDEX

Thèmes : Recherches

Keywords : disability, trans studies, feminism, ableism/cogniticism, discourse analysis

Mots-clés : handicap, études trans, féminisme, capacitisme/cogniticisme, analyse du discours

AUTEUR

RAPHAËL JACQUES

Raphaël Jacques étudie sur les territoires non cédés de la Confédération haudenosaunee.

Candidate à la maîtrise en sexologie à l'Université du Québec à Montréal, ses recherches portent sur les trajectoires historiques et contemporaines des personnes trans, non-binaires et queers au Québec à travers une loupe attentive aux nationalismes capacitaires, sexuels et genrés.